HAL
open science

L'animal sous le regard profane, sacré et savant des humains et des éthologues

Michel Kreutzer

To cite this version:

Michel Kreutzer. L'animal sous le regard profane, sacré et savant des humains et des éthologues . Études rurales, 2012, Sociabilités animales, 189, pp.175-179. hal-01478490

HAL Id: hal-01478490

https://hal.parisnanterre.fr/hal-01478490v1

Submitted on 1 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ANIMAL SOUS LE REGARD PROFANE, SACRÉ ET SAVANT DES HUMAINS ET DES ÉTHOLOGUES [1]

Michel Kreutzer

L'éthologie peut-elle revendiquer le monopole du discours savant sur l'animal? Je ne le pense pas. Aussi, bien qu'émanant d'un éthologue, les propos qui suivent s'inscrivent davantage dans le cadre d'une réflexion générale sur la diversité de nos pratiques et de nos discours ayant trait aux animaux qu'ils ne s'inscrivent dans le cadre d'une communication académique. De ce fait, je prends le risque que certains de mes propos soient perçus comme triviaux. En effet, loin de considérer la vie animale à travers le prisme de l'éthologie telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui – avec ses théories et ses concepts « historiques » –, mon objectif ici est d'inviter les éthologues à s'ouvrir à de nouvelles thématiques et à orienter leur collaboration vers des questions qui n'apparaissent comme « citoyennes » que lorsque les médias s'en emparent au motif qu'elles nous concernent toutes et tous [2] .

Regard profane, regard sacré

Sauvages, domestiques ou apprivoisés, les animaux sont non seulement présents sur nos 2crans mais aussi partout dans nos vies, à la ville comme à la campagne. On rencontre dans nos maisons les espèces les plus diverses – poissons, reptiles, oiseaux, mammifères –, animaux de compagnie pour les adultes, compagnons de jeu pour les enfants. Dans les jardins d'acclimatation, aquariums, zoos, cirques, ménageries ou autres parcs, les animaux éveillent la curiosité des petits et des grands. Formons le voeu qu'ils trouvent, eux aussi, du plaisir à se montrer naïfs, terrifiants, acrobates ou savants, sous nos regards tour à tour étonnés, amusés, admiratifs ou effrayés. On croise également des animaux dans les laboratoires et dans ces lieux que les éthologues appellent « le terrain ».

Les animaux finissent aussi dans nos assiettes. Pour certains, c'est un véritable « chemin de croix » qui les mène de la ferme, ou, plus souvent, d'une batterie d'élevage, à l'abattoir. Car nous les tuons bel et bien au prétexte d'un art culinaire qui transforme leur simple chair, blanche ou rouge, en ces chefs d'œuvre que sont la poularde farcie, le coq au vin, le lièvre à la royale et le tournedos Rossini.

Dans la nature, les animaux ne sont pas toujours mieux lotis : pour eux, la vie sauvage n'est pas que liberté. Vivant tous sur la même planète, nous entrons de fait en compétition. Dans la campagne de mon enfance on distinguait clairement les « nuisibles » des « utiles ». Du reste, on trouve aujourd'hui encore à Paris un commerce spécialisé dans les pièges pour « nuisibles ». L'expansion et les migrations de notre espèce sont allées de pair avec une sédentarisation. Mais, avant de devenir éleveurs et agriculteurs, nos ancêtres ont ingénieusement survécu grâce à la chasse et à la pêche, en transformant les animaux à plumes ou à poils en gibier, et les animaux à écailles en gibier d'eau, douce ou salée. Nombreux sont ceux qui voudraient prolonger l'usage de ces techniques, invoquant la tradition et la gestion de la faune. La question des ressources nous préoccupe tous, et, soucieux de préserver la faune, nous créons des réserves et autres parcs nationaux permettant des safaris photo et des observations in situ, pour le plus grand plaisir des touristes. Il s'agit peut-être là des derniers

---

[1] Une partie de ce texte provient du discours que j'ai prononcé lors de l'inauguration de l'IFE (Institut francilien d'éthologie) le 23 septembre 2011. Sa réécriture doit beaucoup aux remarques avisées de Gérard et Annie Dressay : qu'ils soient ici vivement remerciés.

[2] Voir le magazine Books (L'actualité par les livres du monde), Faut-il manger les animaux ?, mai 2011, pp. 23-43. Voir aussi l'article de Hubert Prolongeau intitulé « Animal mon égal ? », Le Monde Magazine du 17 septembre 2011, pp. 16-21.

moments et lieux de contemplation « avant que Nature meure », pour reprendre les termes de l'académicien et naturaliste Jean Dorst [1964].

Les animaux sauvages nous ont fourni ivoire, os, cornes, écailles, peaux, plumes, toutes matières qui ont servi d'ornement à nos vêtements, nos maisons, nos armes, et à tant d'autres objets de notre quotidien et de nos cérémonies. Nous avons également utilisé ces matières pour confectionner des parures qui indiquent le sexe, le statut, la lignée et les privilèges. N'est-ce d'ailleurs pas ce que nous allons admirer dans les vitrines des musées ? Paradoxe peut-être, mais les signes que nous considérons comme des preuves de civilisation sont aussi une marque d'asservissement que l'homme impose à la nature et aux animaux. Notre emprise sur eux n'est sans doute que la manifestation particulière d'une aspiration plus générale à dominer le monde [Kreutzer 2008]. Dans le cadre de sociétés tribales ancestrales comme dans celui de nos États modernes, le pouvoir pour le pouvoir, et son exhibition, fait payer un lourd tribut à l'animal. Serait-ce là le défaut d'une qualité ? S'agit-il d'une spécificité humaine ? Le développement d'un pouvoir chez l'animal seraitil différent s'il venait à se manifester vis-à-vis de nous ou d'autres espèces ? Mes collègues myrmécologues ne parlent-ils pas de fourmis « esclavagistes » ? [Jaisson 1993]

Les animaux participent à notre vie, la vraie et l'imaginaire, depuis notre enfance : ils sont présents sous forme de doudous et de peluches, parfois jusqu'à l'âge adulte. Ils peuplent les dessins animés, les chansons et les histoires où abondent loups, cochons, tigres et ours. Toute une jungle prête à se livrer et à être contée. Sous des formes réelles ou fabuleuses, les animaux apparaissent tantôt amicaux tantôt monstrueux car ils savent se présenter comme les cannibales de nos vies, tout comme nous savons être les cannibales des leurs.

Les animaux forment une classe bien particulière. Avec nous autres humains, ils entrent dans la catégorie de ce que les linguistes appellent les êtres « animés ». Nous nous sentons si proches d'eux que nous leur attribuons spontanément des pensées, des désirs, des volontés, des desseins, une conscience... Il ne leur manque que la parole, entend-on dire souvent. Il faut reconnaître que leur vie se prête à ces projections de notre imaginaire. Comme nous, ils mangent, boivent, dorment, se battent, jouent, communiquent, se reproduisent, élèvent des jeunes, font preuve de sociabilité... Bref, ils ont une vie relationnelle. Alors, comment ne pas voir des ouvrières chez les fourmis, des soldats chez les termites, des reines chez les abeilles ? Qui plus est, certains affirment que les oiseaux chantent, que les abeilles dansent et que les chats sont cruels envers leurs proies.

Selon Franck Cosson :

« [L'animal est devenu] un moyen privilégié de se retrouver soi-même tout en acceptant la part d'altérité et de différence que comporte nécessairement tout animal, du plus proche et du plus domestique au plus lointain et au plus sauvage [2007 : 74]. »

En tant que semblable, qui nous reste néanmoins étranger, il est donc à même de contribuer à la formation de nos identités, individuelles et collectives. J'ajouterai que c'est grâce à ces propriétés communes de nos processus affectifs et cognitifs que, depuis peu, des méthodes thérapeutiques de réadaptation sociale recourent à l'animal pour aider des humains en difficulté à se reconstruire.

Les animaux figurent également au sein de représentations mythiques, de pratiques et de discours sacrés. Philippe Descola [2010] a souligné que, quels que soient les groupes et les cultures auxquels ils appartiennent, les humains conçoivent des continuités et des discontinuités, sur le plan physique et mental, entre eux et le reste des existants. De telles représentations permettent de comprendre comment s'élabore la pensée totémique ou chamanique, où l'animal n'est autre qu'un humain qui a pris une autre forme. Les animaux sont parfois nos alter ego ; ils peuvent même être déifiés. Les

mythes offrent à ce titre une remarquable lecture des destins enchevêtrés des humains, des animaux et des dieux. Les limites entre l'humanité et l'animalité sont parfois si floues que les mythes paraissent rejoindre certaines préoccupations d'une grande modernité : ainsi quand l'animal est soumis à des droits juridiques tout comme nous [Chapouthier 1992].

Nos sociétés modernes s'engagent de plus en plus dans cette voie, revenant donc en cela à des représentations ancestrales ; elles ne sont donc guère réceptives aux thèses de certains anthropo-psychanalystes, qui, à l'instar de Francis Martens [2008], dénoncent la confusion des catégories, qui saperait le fondement des cultures. Ce dernier soutient que la construction d'une identité chez l'individu n'est possible qu'à la condition que sa culture maintienne des différences marquées entre les hommes et les animaux, au même titre qu'entre les hommes et les femmes, les vivants et les morts, les hommes et les dieux, les parents et les enfants, les épousables et les non-épousables. Mais peut-on concevoir nos ancêtres et les peuples totémistes et chamanistes comme dépourvus de culture ? C'est plutôt dans un double mouvement d'altérité et de similarité qu'il convient d'apprécier nos représentations de l'animal et de l'homme, la psychanalyse nous ayant appris que l'ambivalence était au coeur des sentiments.

Discours savant

Nous ne manquons donc pas de discours profanes ou sacrés sur les animaux et sur leurs relations avec les humains.

Mais voyons maintenant comment le discours savant a affecté nos enchantements et désenchantements du monde. Il suffit pour ce faire de consulter un dictionnaire. *Le Robert,* par exemple, définit l'homme comme « être appartenant à l'espèce animale la plus évoluée de la terre ». Ailleurs, on trouvera : « Animal doué de raison, qui est capable d'utiliser des outils, possède le langage, a conscience de lui et a accès au symbolique. » La psychologie animale ajouterait : « Être qui possède une mémoire autobiographique, une théorie de l'esprit. »

La question que posent ces définitions esttoujours celle de la continuité et de la discontinuité entre l'animal et l'homme. L'homme est-il produit de la nature ou produit de la culture ? Les sciences naturelles et les sciences humaines et sociales n'ont de cesse de s'affronter dans ce débat, auquel l'éthologie prend part. J'attribue ici au terme « éthologie » le sens générique de discipline, et non pas celui de théorie particulière, même si, à l'origine, les fondateurs de l'éthologie se sont appuyés sur la théorie objectiviste. Mais soyons totalement ouvert, et disons que l'éthologie construit un discours savant composé d'ensembles conceptuels qui permettent de « lire » la vie animale d'un point de vue naturaliste. L'éthologie partage ce point de vue avec la psychologie animale, le behaviourisme, l'épigénétisme, l'écologie comportementale et la sélection de parentèle [Kreutzer et Vauclair 2004]. Pour comprendre l'ordre du monde, on a développé les sciences naturelles, qui se sont attribué des questions relevant précédemment du sacré. La conception moderne que nous avons de l'animal et de l'homme doit beaucoup à cette approche naturaliste.

Aujourd'hui émergent des sciences sociales et de l'anthropologie des positions qui appellent des rapprochements avec l'éthologie [Baratay 2010 ; Kohler 2011] [3]. L'empathie et l'intuition servent souvent de guide, de méthode et d'outil pour interpréter l'animal et entrer en relation avec lui. Cette démarche peut paraître profane aux théoriciens des sciences éthologiques en ce qu'elle n'appartient pas au cadre strict et objectif de leur discipline mais elle est susceptible de générer de nouveaux questionnements. Par exemple : les animaux souffrent-ils ? Auquel cas, qu'est-on en droit de leur

[3] Voir également l'article de Florent Kohler dans ce numéro.

faire subir ? Comment vivre en ville avec les animaux ? Quels espaces leur réserver ? Comment l'animal et l'humain parviendront-ils, dans les sociétés de demain, à construire de nouvelles mixités ?

L'éthologie se devra d'être entreprenante face aux problèmes qui s'annoncent. Claude Baudoin nous a déjà appris que l'éthologie gagnait à devenir appliquée [Boissy, Pham-Delègue et Baudoin 2009]. Il nous a indiqué une voie à suivre. Nous savons que l'homme est animé du projet prométhéen de se rendre maître de la nature. Cette ambition lui a apporté bien des satisfactions, mais elle se révèle aujourd'hui dramatique : au moment même où il se rapproche de cet objectif, l'homme se rend compte – paradoxe extrême – que la puissance qu'il a déployée pour gérer et organiser la nature n'a fait que la désorganiser et de lui faire perdre un ordre qui s'était installé essentiellement sans lui.

Les sciences sociales se saisissent, elles aussi, des questions relatives à l'animalité et aux relations entre les hommes et les animaux. En effet, nous sommes entrés dans la vie sociale des animaux comme ils sont entrés dans la nôtre. Charles Stépanoff ne voit-il pas dans l'animal un acteur, un agent de son propre destin et, par conséquent, un agent du nôtre [2012] ? Dans de nombreuses sociétés, nous avons formé avec les animaux des communautés mixtes et parfois nomades.

Dans cette vie de proximité, nos intuitions et empathies, c'est-à-dire nos approches profanes, ont été très fécondes même quand notre objectivité savante déplorait une perte de rigueur.

Dans la rencontre avec les sciences sociales je vois se dessiner un avenir fructueux. Et je ne doute pas que l'éthologie y découvre d'autres sujets d'étude qui questionneront son approche naturaliste.

Bibliographie

Baratay, Éric — 2010, « Les socio-anthropologues et les animaux. Réflexions d'un historien pour un rapprochement des sciences », *Sociétés* 108 : 9-18.

Boissy, Alain, Minh-Hà Pham-Delègue et Claude Baudoin — 2009, *Éthologie appliquée. Comportements animaux et humains, questions de société*. Paris, Éditions Quæ, « Synthèse ».

Chapouthier, Georges — 1992, *Les droits de l'animal*. Paris, PUF, « Que sais-je ? ».

Cosson, Franck — 2007, « L'animal, médiateur de l'humain », *Revue internationale de psychosociologie* 30, vol. XIII : 71-88.

Descola, Philippe — 2010, « Manières de voir, manières de figurer », in *La fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*. Paris, Éditions du Musée du quai Branly et Somogy Éditions d'art : 11-18.

Dorst, Jean — 1964, *Avant que Nature meure*. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé.

Jaisson, Pierre — 1993, *La fourmi et le sociobiologiste*. Paris, Odile Jacob.

Kohler, Florent — 2011, « Diversités culturelles et biologiques : une approche critique », *Natures Sciences Sociétés* 19 : 113-124.

Kreutzer, Michel — 2008, « L'emprise et la vie de relation chez l'animal », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* 51 : 141-145.

Kreutzer, Michel et Jacques Vauclair — 2004, « La cognition animale au carrefour de l'éthologie et de la psychologie », in J. Vauclair et M. Kreutzer eds., *L'éthologie cognitive*. Paris, Éditions de la MSH : 1-19.

Martens, Francis — 2008, « Hilflosigkeit : Dieu, ses trois vies, ses sept différences », *Le Coq-héron* 195 : 91-99.

Stépanoff, Charles — 2011, « Le pastoralisme nomade et ses théories : vers un modèle de la cognition distribuée homme-animal ». Communication présentée lors du colloque « Un tournant animaliste en anthropologie ? » (Collège de France, 22-24 juin 2011).